

1
JE PASSE MON CHEMIN

J'arrêtai ma monture au sommet d'une butte, élément rarissime dans le paysage du Zifjord, autrement appelé la « province plate ». Mon compagnon me rejoignit et s'immobilisa à son tour, m'interrogeant du regard.

— Havërr, dis-je. C'est là que j'habite.

À cinquante toises devant nous, la maison reposait sur son îlot, ressemblant à une tortue endormie.

On entendait le doux murmure de la rivière, et le sabot d'un animal, chèvre ou mouton, qui résonnait sur le sol pierreux. Tout était paisible, si paisible.

Je remarquai pourtant que le petit pont-levis donnant accès à la maison était levé. Regardant plus attentivement encore, j'aperçus une barrière de pieux pointus enfoncés dans l'eau. Elle faisait le tour de l'îlot, interdisant son accès. Cette disposition avait été prise pendant mon absence.

En ces temps de guerre, des ennemis pouvaient surgir à tout moment, et je comprenais la prudence des habitants de Havërr. Je l'approuvais d'autant plus que ces habitants étaient ce que j'avais de plus cher au monde : ma fiancée Sigrid, mes parents, mon frère et ma

sœur, nos serviteurs et amis. Sans oublier mon petit dragon Daphnir, qui devait ronfler dans ma chambre.

– Partons, fis-je d'une voix empreinte de regret.

Et nous nous éloignâmes de Havërr pour nous diriger vers Koy, la ville des non-humains, où j'avais à faire.

Nous chevauchions en silence, l'immense plaine herbeuse s'étendant autour de nous comme une mer calme. De petits faucons rouges tournoyaient dans les airs, scrutant le sol à la recherche de souris. D'autres, l'estomac plein, se reposaient sur des pierres, perçant la nuit de leurs cris satisfaits.

– J'ai rarement vu une telle quantité de ces diablotins à plumes, remarqua mon compagnon.

Je me contentai d'approuver d'un mouvement de tête.

En arrivant à Koy, je fus surpris de trouver une enceinte toute neuve, haute de vingt pieds. L'entrée en ville se faisait à présent par une porte imposante, hérissée de crânes fossiles aux dents de sabre.

J'allai toquer à la porte avec le manche de mon poignard. Deux figures se montrèrent sur le rempart : l'une, énorme, affublée d'un casque à pointes, l'autre, petite, enfouie dans un turban.

– Un hirogwar, soufflai-je en me penchant vers mon compagnon.

– Lequel, la tête de châtaigne ou l'emmitouflé ?

– L'emmitouflé.

Les hirogwars, ces êtres au teint jaune, aux yeux minuscules, dépourvus d'ongles et de cheveux, portent volontiers le turban. Leur costume est d'ailleurs fait de bandes de tissu crasseuses et interminables, dont ils

s'enroulent le corps jusqu'à ressembler à de vieux chiffons ambulants.

– Et l'autre est un troll, ma main à couper ! opina mon compagnon. Je sens l'odeur jusqu'ici.

– Qui êtes-vous à cette heure ? s'enquit l'hirogwar du haut de son perchoir.

– Qui êtes-vous à zette heure ? répéta la grosse tête à pointes.

Ce zézaiement caractéristique confirma ce que nous avions deviné déjà : le second gardien était un troll.

– Je suis Bjorn fils d'Érik, dis-je d'une voix tranquille.

– Bjorn de Havërr ? demanda l'hirogwar.

– Lui-même.

Les deux gardiens disparurent, et nous entendîmes des chuchotements qui durèrent un certain temps. J'espérais qu'on nous ouvrît bientôt, mais non. Quand le turban et le casque à pointes se montrèrent de nouveau, ils n'avaient pas quitté le rempart.

– Et l'autre, z'est qui ? voulut savoir le troll en brandissant une lanterne, assez inutile d'ailleurs, en cette nuit d'été presque aussi claire que le jour.

Mon compagnon s'avança dans la lumière de la lampe, qui fit flamboyer sa toison rousse.

– Je suis Ketill le Rouge, membre de la horde royale. Ouvrez, c'est un ordre !

L'ordre en question n'eut aucun effet.

– Nous avons rendez-vous avec l'armurier Benok, déclarai-je. Je viens chercher une épée.

– Benok, c'est mon cousin ! s'exclama l'hirogwar. Mon cousin par ma mère.

– Enchanté de l'apprendre, gronda Ketill, qui commençait à s'impatienter. Ouvrez à présent !

Les deux têtes s'éclipsèrent une seconde fois. Il y eut un silence, suivi d'un long dialogue murmuré qui ressemblait à une dispute.

Tout à coup, l'hirogwar surgit seul sur le rempart, comme un diable d'une boîte.

– Menteur, Benok ! hurla-t-il d'une voix perçante. Voleur, Benok ! Ma fiancée, tu me l'as prise. C'est moi qu'elle aimait, et t'es arrivé avec ta guitare et ton sourire mielleux. Tes cadeaux. Voleur d'amour, va ! Chapardeur de fille !

Certains hirogwars souffrent d'une maladie curieuse. Vous parlez de quelqu'un devant eux, et soudain leur cerveau déraille. Les voilà qui vous confondent avec celui ou celle dont vous venez de prononcer le nom. Pour peu que cette personne soit leur ennemi – et les hirogwars ont beaucoup d'ennemis –, ils se mettent à vous injurier comme du poisson pourri.

– Honte sur toi ! hurlait le petit gardien en me fusillant de son regard de souris.

Il se mit à me jeter des pierres, de grosses pierres capables d'assommer un ours. Le troll se précipita sur lui pour le calmer.

– Voilà que za recommenze. Il ne faut zamais dire le nom de zon couzin en za prézenze, zamais.

– Tu brûleras en enfer, Benok ! Tu seras cuit et recuit, tournebroché ! Et j'achèterai des places à Mamafidjar pour assister à ton supplice ! Séducteur, va !

Mamafidjar, reine des enfers… Ce nom me fit frémir, et j'avais de bonnes raisons pour cela.

Le troll avait beaucoup de mal à maîtriser son collègue haut comme trois pommes. En d'autres circonstances cette scène m'aurait fait rire. Mais là j'étais fatigué, préoccupé, et je voulais sans tarder entrer dans cette maudite ville de Koy. À côté de moi, Ketill montrait les signes d'une furieuse exaspération. Il tira fortement sur les rênes de son cheval. La bête se dressa de toute sa hauteur et retomba en donnant des pattes avant dans la porte de la ville. Le fracas fut terrible et, à notre immense surprise, la porte s'ouvrit toute grande. Je pense que nos deux gardiens ne l'avaient même pas fermée, ou alors très mal.

Nous entrâmes dans Koy au petit galop, tandis que des lumières s'allumaient dans quelques maisons alentour : le bruit avait réveillé du monde.

– Aux enfers, tu brûleras ! glapissait l'hirogwar dans mon dos.

– Zela zuffit à prézent !

On entendit un choc. Sans doute le troll venait-il d'assommer son tonitruant collègue.

– Bravo l'ami, lança Ketill en guise d'adieu.

Bientôt nous pénétrâmes dans les rues sombres du quartier nord, celui des artisans. Le calme y régnait en apparence, ainsi qu'un mélange d'odeurs variées : cuir brûlé, résine, soufre… De nombreuses demeures sortaient des fumées très noires ou très blanches, et l'oreille exercée percevait des bruits sourds, d'imperceptibles grondements. À certains endroits, le sol tremblait légèrement.

– Qu'y a-t-il derrière ces façades ? voulut savoir Ketill. Les ateliers du diable ?